

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE BON COMBAT

ANTERIEUREMENT L'ETUDIANT

ABONNEMENT	9ième ANNÉE	NO 11
\$1.00 par ANNEE	15 MAI 1893	

Adveniat regnum tuum.

Le BON COMBAT est en vente à 2 centins le numéro, à Montréal : au Kiosque du Palais de Justice, chez Sory 1949, rue Notre-Dame ; P. Lefebvre, 47, carré Chaboillez ; Takanaski, 111, rue St-François-Xavier ; Dumont, 1826, rue Ste-Catherine — à Québec chez Béland et Filteau.

ENSEIGNEMENT METHODOLOGIE LA PRONONCIATION ET LA LECTURE

PROCÉDÉ NOUVEAU
UN POÈTE EN EST L'AUTEUR.

Oui, nous avons maintenant, grâce à M. Louis Fréchette, Docteur ès pédagogie, un moyen à peu près infailible, pour enseigner à nos élèves la prononciation et la lecture. A l'avenir, donc, plus d'excuse pour les arriérés.

Ce moyen, amis lecteurs, c'est — découvrez-vous s'il vous plaît — c'est... la calligraphie !

S'agit-il de caractères nouveaux ? Non.

Il s'agit purement et simplement de la calligraphie ordinaire, de la calligraphie de tout le monde.

Où M. Fréchette a-t-il énoncé son système pour la première fois ?

Dans la première des lettres qu'il a écrites à propos d'éducation, dès la neuvième ligne. Nous le citons :

LES ÉTUDES SERAIENT PLUS COMPLÈTES SI ON ENSEIGNAIT À PARLER CORRECTEMENT, À BIEN LIRE, *AVEC UN PEU DE CALLIGRAPHIE.*

C'est bien cela, n'est-ce pas ?
Y avoir songé si tard !

Le premier essai public aura lieu probablement à la résidence de M. Fréchette, et les sujets soumis les premiers à l'influence de la nouvelle méthode seront, selon toute apparence, des élèves des collèges classiques : ce sont, on le sait, les élèves les plus récalcitrauts. On attend beaucoup de la première expérience.

Il est vraiment regrettable que le poète national ne se soit pas livré plus tôt à l'étude des questions d'enseignement.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il a commis cette bétise en annonçant aux quatre coins du Canada qu'il allait faire un relevé des fautes grammaticales des *Coups de crayon*, etc. *Medice cura teipsum.*

Le plus surprenant en tout ceci, c'est que l'auteur des *Fleurs Boréales* s'observait *avec des yeux de lynx* !

Il faut, docte pédagogue, ajuster vos flûtes et ne pas vous endormir sur le rôti.

REPUBLIQUE FRANÇAISE

SES 29 MINISTÈRES DEPUIS 1873

Présidence du maréchal de MacMahon.

1. Ministère de Broglie, depuis le 25 mai 1873 jusqu'au 26 novembre de la même année ;
2. Deuxième ministère de Broglie, jusqu'au 22 mai 1874 ;
3. Ministère de Cisse, jusqu'au 10 mars 1875 ;
4. Ministère Buffet, jusqu'au 9 mars 1876 ;
5. Ministère Dufaure, jusqu'au 12 décembre 1876 ;
6. Ministère Buffet, jusqu'au 17 mai 1887 ;
7. Troisième ministère de Broglie, jusqu'au 23 novembre 1877.
8. Ministère de Rochebouët, jusqu'au 13 décembre 1877 ;
9. Deuxième ministère Dufaure, jusqu'au 30 janvier 1879.

Présidence de M. Grévy :

10. Ministère Waddington, jusqu'au 29 décembre 1879 ;
11. Ministère Freycinet, jusqu'au 23 septembre 1880 ;
12. Ministère Ferry, jusqu'au 11 novembre 1881 ;
13. Ministère Gambetta, jusqu'au 30 janvier 1882.
14. Deuxième ministère Freycinet, jusqu'au 7 août 1882 ;
15. Ministère Duclerc, jusqu'au 21 janvier 1883 ;
16. Ministère Fallère, jusqu'au 21 février 1882 ;
17. Deuxième ministère Ferry, jusqu'au 6 avril 1885 ;
18. Ministère Brisson, jusqu'au 7 janvier 1886 ;
19. Troisième ministère Freycinet, jusqu'au 11 décembre 1887.
20. Ministère Goblet, jusqu'au 30 mai 1887.
21. Ministère Rouvier, jusqu'au 2 décembre 1887.

Présidence de M. Carnot ;

22. Ministère Tirard, jusqu'au 3 avril 1888 ;
23. Ministère Floquet, jusqu'au 23 février 1889 ;
24. Deuxième ministère Tirard, jusqu'au 19 mars 1890 ;
25. Quatrième ministère Freycinet, du 16 mars 1890 au 18 février 1892 ;
26. Ministère Loubet, du 28 février 1892 au 28 novembre 1882
27. Ministère Ribot, du 6 décembre 1892 au 10 janvier 1893 ;
28. Deuxième ministère Ribot, du 12 janvier 1893 au 30 mars 1893.
29. Ministère. C. Dupuy.

Soit : 9 ministères sous M. de MacMahon, 12 sous M. Jules Grévy et 8 sous M. Carnot

PIASTRE ou DOLLAR ?

M. Fréchette nous disait dans sa cinquième lettre :

« Enfin, monsieur l'abbé, lâchez donc une bonne fois le mot *piastre*, puisque l'Académie donne le mot *dollar* comme vocable français pour désigner la pièce de cinq francs américaine. La *piastre* est une monnaie espagnole ou turque, etc., etc. »

Nous lisons dans la *Minerve* du 20 mai 1893, sous la signature de M. Ernest Gagnon :

« Pourquoi dites-vous *dollar* au lieu de *piastre* ?... »

— Mais c'est pour être compris.

Pour être compris !... J'eus envie de le battre ! »

Une définition à l'Académie

La commission du *Dictionnaire de l'Académie* était réunie. Soudain entre Cuvier.

— Ah ! monsieur, vous venez fort à propos ; nous allons vous soumettre la définition d'un mot qui rentre dans votre spécialité : *Ecrevisse*, petit poisson rouge qui marche à reculons.

— Fort bien, dit Cuvier, c'est parfait ! Permettez-moi seulement trois légères observations : 1o L'écrevisse n'est pas un poisson ; 2o elle n'est pas rouge ; 3o elle ne marche pas à reculons ; à part cela, votre définition est d'une admirable exactitude.

BIBLIOGRAPHIE

FRANÇOIS BISSOT, SIEUR de la RIVIERE

par J. EDMOND ROY

Décidément, les Québécois sont des travailleurs : il y a dans la vieille capitale de la province une pléiade de jeunes et de..... vétérans qui fait bien augurer de l'avancement des lettres canadiennes, voire même des questions historiques. Ce que nous constatons avec plaisir, c'est que ces messieurs se livrent ordinairement, on pourrait dire toujours, à des recherches, des études sérieuses.

Après M. Faucher de Saint-Maurice, M. Paul de Cazes, M. le Docteur Dionne, voici M. J.-E. Roy qui nous arrive avec un remarquable travail lu devant la Société Royale le 31 mai 1892.

François Bissot, Sieur de la Rivière est une étude sur l'origine, au Canada, de l'industrie du tannage des peaux. Mais on aurait grandement tort de croire que l'auteur circonscrit son travail à cette seule idée : les aperçus nouveaux abondent, et pour n'être que légèrement effleurés en passant, plusieurs sujets donnent lieu d'espérer une étude spéciale dans un avenir plus ou moins prochain.

La présence de François Bissot, Sieur de la Rivière, est signalée pour la première fois dans la colonie dans un acte notarié de 1847. Il était originaire de Pont Audemer en Normandie.

François Bissot fixa d'abord sa résidence à Lévy, sur la côte de Lauzun.

En 1648 il épousa une jeune fille de quinze ans, Marie Couillard, une des premières élèves des ursulines, enfant de Guillaume Couillard et de Guillemette Hébert.

Grand propriétaire, François Bissot joue un rôle relativement important dans la colonie. Tour à tour procureur fiscal et juge prévôt, il prend part à l'organisation de la justice seigneuriale et intervient dans le règlement de plusieurs questions qui intéressent l'avenir de la colonie.

En 1661, François Bissot commence à faire la chasse et la pêche sédentaire.

La chasse réussissant, il fallait songer à tirer parti des peaux. Bissot établit une tannerie à la pointe de Lévy. Le tannage des peaux de loups marins, de marsouins et autres pelleteries réussit à merveille et créa une industrie nationale, origine et cause de la fortune de plusieurs colons.

Cependant Bissot ne négligeait pas la culture : de belles moissons dorées couvraient ses champs. Il fallait bien travailler ferme : sa vaillante épouse, lui avait donné douze enfants et comme il s'était marié à trente-quatre ans, il n'avait que juste le temps d'assurer l'avenir de sa famille avant de payer son tribut à la mort. Il mourut en 1673 après une vie de labeurs et de succès.

Nous l'avons dit, cette brève analyse ne donne pas une juste idée des patientes recherches de M. J.-E. Roy. Il faut lire son étude ; quant à nous nous l'avons lue avec plaisir et profit, et nous ne doutons pas qu'il n'en soit ainsi pour tous les lecteurs de M. Roy.

Qu'il veuille accepter avec nos humbles félicitations, nos meilleurs remerciements pour l'envoi d'un exemplaire de son beau travail.

CHIMÈNE

(Pour le BON COMBAT)

RÉD.— Cet excellent travail a pour auteur un professeur de collège; il ne nous autorise pas à donner son nom.

Il n'est personne pour qui Corneille n'ait été presque un ami de collège : après les sérénades du professeur de mathématiques, combien parmi nous allèrent puiser dans ses vers une goutte de consolation ! Je ne dirai donc rien de ce grand dramaturge.

Nous connaissons aussi le *Cid*. Cependant comme nos souvenirs peuvent s'être un peu obscurcis dans la tempête de la vie qui nous entraîne, vous me permettrez de vous en rappeler le sujet et la trame. C'est absolument indispensable, pour saisir le caractère de Chimène, la première des femmes que je veux vous peindre.

Quant au sujet du *Cid*, les critiques ne sont pas d'accord. Les uns ont dit que c'est le duel. Malheureusement Corneille n'a pu échapper à l'histoire ; il nous a présenté, en l'atténuant toutefois, le combat singulier de Rodrigue et de don Gormas ; mais ce n'est là qu'un incident, ce n'est pas le sujet de la pièce. Ce n'est pas la vengeance non plus, quelque large place qu'elle occupe dans les mœurs espagnoles et dans la pièce. Est-ce l'amour ? il est peint, sans doute, dans toute sa pureté ; mais il est sacrifié. Est-ce l'union de Chimène et de Rodrigue ? Non plus. Corneille est trop haut pour s'abaisser à ces banalités de romanciers et de dramaturges de troisième ordre. La jeunesse serait-elle le sujet du *Cid* ? De fait Rodrigue n'a pas vingt ans ; Chimène est plus jeune encore : c'est une enfant dans toute la candeur de ses premiers amours ; mais, pour dire que le *Cid* est la tragédie de la jeunesse, il faut être convenu que jeunesse est synonyme d'héroïsme, de sacrifice, de dévouement et avant tout de *piété filiale*. Le *Cid* est la tragédie de la *piété filiale* : une courte analyse de la pièce nous le fera mieux voir.

Au moment où commence la pièce, Chimène est heureuse : elle vient d'apprendre d'Elvire, sa confidente, que don Gormas, son père, consent à son union avec Rodrigue, fils de don Diègue. Mais, par un de ces pressentiments, assez fréquents chez la femme, Chimène voit comme à travers un nuage un malheur qui la menace.

Mais le roi d'Espagne, don Fernand, a dû choisir un précepteur

pour son fils, le prince de Castille ; il a préféré don Diègue, père de Rodrigue, au père de Chimène. La colère, le dépit jettent Don Gormas hors de ses gonds : il donne, après une dispute très-vive où il a tous les torts de l'insolence, un soufflet au vieillard, à don Diègue. Ce dernier, humilié, indigné, plein du sentiment de son impuissance et du désir de la vengeance, court à son fils, lui raconte son affront et lui jette ces derniers mots :

Va, cours, vole et nous venge.

Rodrigue est entre sa piété filiale et son amour, entre son père et Chimène ; il sent, il combat. Mais le devoir l'emporte. Rodrigue aborde le comte :

A moi, comte, deux mots.

Un duel s'en suit. Rodrigue tue don Gormas. Chimène, pendant ce combat qu'elle ignore, est inquiète. Soudain, comme la foudre, éclate sur la scène la nouvelle de la mort du comte, et Chimène, n'écoutant que son devoir, se jette aux pieds du roi, pour demander vengeance. Le monarque, embarrassé, l'invite à prendre du repos. Mais voilà bien que Rodrigue, par un coup de foie, est chez elle, lui offre sa tête, lui demande à mourir de sa main. Un instant le souvenir de leur amour les attendrit tous deux, et même incline vers la faiblesse le cœur de Chimène. Le devoir résiste : elle chasse Rodrigue. Le jeune homme veut mourir ; don Diègue le rappelle à la vie, au devoir.

Les Maures vont descendre, et le flux et la nuit
Dans une heure à nos murs les amènent sans bruit.

Cinq cents amis du père de Rodrigue volent, sous les ordres de son fils contre les infidèles. Chimène apprend la victoire du Cid ; elle sent renaître son amour ; mais quoi ! n'a-t il pas tué Don Gormas, son père ? elle retrouve sa colère et court pour réclamer la tête du coupable. « Il est mort, lui répond le roi, soyez contente ! A ce mot, l'amour et la faiblesse reprennent le dessus : la jeune fille, l'enfant, dirai-je, va s'évanouir ; mais l'héroïne a bientôt triomphé de la femme. Indignée de l'artifice qui l'a trompée, elle demande la mort de Rodrigue.

Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud.

Le roi refuse. Alors elle promet sa main au chevalier qui vaincra Rodrigue. Don Sanche se présente. Rodrigue ne se défendra point ; il veut mourir ; il l'annonce à Chimène. Le cœur broyé entre l'amour et le devoir, elle laisse échapper ces mots

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

Et Rodrigue la quitte transporté d'amour et d'espérance. Bientôt don Sanche vient lui présenter une épée teinte de sang. Ce sang ne peut être que celui de Rodrigue. Alors l'amour de Chimène éclate ; elle accable celui qu'elle croit vainqueur de tout son mépris. Sans le laisser parler elle court au palais du roi et lui annonce qu'elle ira

Dans un cloître sacré pleurer incessamment
Jusqu'au dernier soupir son père et son amant.

Don Fernand la tire de son erreur. Rodrigue n'est pas mort ; dans un an, quand elle aura suffisamment pleuré son père, elle pourra épouser le vainqueur des infidèles, le glorieux fils de don Diègue. Ici finissent les péripéties par lesquelles Chimène a eu à passer. Quant au dénouement, je me permettrai de le tenir en réserve, tant que nous n'aurons pas approfondi le caractère de Chimène.

* * *

Après ce résumé sommaire d'une des plus belles pièces du théâtre français, il nous faut maintenant tâcher de saisir, dans ses détails, le caractère de Chimène. Nous verrons par là aussi avec quelle perfection notre grand poète a su l'idéaliser.

Nous l'avons déjà fait observer, dès le début, Chimène éprouve comme un pressentiment de la souffrance :

Il semble toutefois que mon âme troublée
Refuse cette joie et s'en trouve accablée.
Un moment donne au sort des visages divers,
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

Corneille a-t-il ainsi voulu seulement préparer le dénouement de sa pièce ? ou bien a-t-il réellement peint la nature ? Aux dames de répondre ; ou plutôt nous-mêmes nous répondrons en leur nom. Serait-ce qu'il y aurait vraiment, pour les natures sensibles, une

espèce de vue anticipée des évènements ? ou bien est-ce que Dieu se sert du ministère de ses anges pour leur éviter ainsi des chocs trop violents ? A d'autres de décider. Mais le fait n'est pas douteux que, comme Chimène, beaucoup craignent dans le bonheur un bien plus grand revers.

Pour elle, le revers vint, prompt comme l'orage. Il foudroya Rodriguè, il jeta Chimène aux pieds du roi pour demander justice. Elle triomphe de l'amour au nom du devoir. Pourquoi cette différence entre les deux. L'homme est fait de raison et de passion ; trop confiant dans celle-là, il est surpris et accablée par celle-ci. La femme au contraire est sentiment ; or ce sentiment épuré par la foi n'est autre que la raison du cœur, la plus sûre et la plus sublime, cette raison qui fait tout d'abord, sacrifier à Chimène son amour à sa piété filiale :

Sire, sire, justice !

Je me jette à vos pieds !.....

D'un jeune audacieux punissez l'insolence :

Il a de votre sceptre abattu le soutien,

Il a tué mon père.....

Sire, mon père est mort ; mes yeux ont vu son sang

Couler à gros bouillons de son généreux flanc ;

Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,

Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,

Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux

De le voir répandu pour d'autres que pour vous,

Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre,

Rodrigue, en votre cour, vient d'en couvrir la terre.

J'ai couru sur le lieu sans force et sans couleur ;

Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,

Sire, la voix me manque à ce récit funeste :

Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

Et comme le roi cherche à la consoler en lui disant qu'il remplacera son père, Chimène réplique :

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.

Et entraînée par sa passion, par le souvenir de son père, elle ajoute :

Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie ;

Son flanc était ouvert ; et, pour mieux m'émouvoir,

Son sang sur la poussière écrivait mon devoir ;

Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
Me parlait par sa plaie et hâtaït ma poursuite ;
Et pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.
Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
Règne devant vos yeux une telle licence ;
Que les plus valeureux, avec impunité,
Soient exposés aux coups de la témérité ;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin, mon père est mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour votre allégeance ;
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang ;
Vengez-le par un autre, et le sang par le sang ;
Immolez non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne,
Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'Etat
Tout ce qu'énorgueillit un si grand attentat.

Vous aurez trouvé de la déclamation dans ce beau passage ; je ne le nierai point. Mais par contre, voyez la femme : quelle finisse dans ce plaidoyer ! je dirais presque quelle rouerie ! Serait-il vrai que dès lors la raison d'Etat fût de toutes la plus puissante et que les vies même en dépendissent ? Serait-il vrai que dès lors l'intérêt primât la justice ? On le dirait en entendant ces paroles qu'un événement récent fait sonner comme un glas funèbre à toute oreille patriotique :

Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne.

Ici du moins le crime est réel et c'est une fille en face du cadavre de son père ! Remarquons toutefois, au ton un peu forcé de ces vers, que tout en criant vengeance, Chimène garde encore l'amour de Rodrigue au fond de son cœur. En vain affecte-t-elle de l'emportement ; elle se trahit en le ménageant, en l'appelant non pas un meurtrier, non pas un assassin, mais un *audacieux*, un *téméraire*. Qui oserait dire même que la bravoure montrée par lui ne le lui fait point aimer davantage ? Ne préjugeons pas : bientôt peut-être elle découvrira mieux ses vrais sentiments. Rodrigue commence à

ui en offrir l'occasion : il se présente devant elle et lui offre sa tête. Chimène refuse et toutefois ne parle que devoir :

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ;
Mais aussi, le fai-sant, tu m'as appris le mien.
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire ;
Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire :
Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger,
Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.
Hélas ! ton intérêt ici me désespère.
Si quelqu'autre malheur m'avait ravi mon père,
Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir
L'unique allègement qu'elle eût pu recevoir.

Vous aurez remarqué avec quelles nuances délicates l'âme de Chimène peint son amour et son désir de remplir son devoir tout à la fois. Chaque vers, on peut le dire, accuse ce mélange de sentiments. Mais cet effort a été trop violent : la jeune fille, fatiguée-ploie sous le poids de sa douleur : aussi son accent devient plus tendre ; la femme reparaît :

Et contre ma douleur, j'aurais senti des charmes
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdue :
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû ;
Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine,
Me force de travailler moi-même à ta ruine.
Car enfin, n'attends pas de mon affection
De lâches sentiments pour ta punition.

Le devoir reprend son empire sur cette âme d'élite, et, malgré la violence de la lutte, elle en retrouve les accents :

De quoi qu'en ta faveur mon amour t'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne :
Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi :
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

Mais il est un mot surtout où la lutte se peint dans toute sa grandeur :

Va ! je ne te hais point.

Elle ajoute : *Va-t-en.* Est-ce son dernier mot ? Non, par un de

ces retours de l'âme, familiers à tous, à la femme surtout, Chimène s'écrie :

Rodrigue, qui l'eût cru ?

Que notre heur fût si proche et si tôt se perdit !

Est-ce de la faiblesse ? Ceux-la peut-être le diront qui n'ont jamais eu la douleur de jeter un dernier regard sur les côtes de la patrie qui s'éloigne ; le diront aussi peut-être ceux-là qui n'ont jamais vu s'éteindre l'espérance d'un bonheur caressé dès longtemps. Mais dites-moi ! reprocheriez-vous au condamné le soupir qui fait frissonner ses lèvres au moment où il va quitter la vie ? dites-moi ! reprocheriez-vous à la jeune fille ce dernier coup-d'œil du cœur sur un bonheur perdu ? Pour nous, loin de voir dans ces soubresauts de l'âme, de la faiblesse et de la lâcheté, nous y voyons l'héroïsme du sacrifice. Plus Chimène aime profondément, plus sa victoire est éclatante, plus elle nous passionne nous-mêmes, car nous y trouvons une image fidèle de ces moments pénibles où notre pauvre âme s'incline sous le vent comme une tige flexible et se redresse bientôt, quand l'orage a passé.

Rodrigue a triomphé des Maures ; Chimène l'apprend. Son premier sentiment est un mouvement d'admiration, je dirais presque d'orgueil :

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles !

Qui ne sait la fascination qu'exerce la bravoure sur le cœur de la femme ? On a vu des jeunes gens lui devoir le bonheur de leur vie ; elle rend l'ennemi lui-même presque attrayant : comment celle de Rodrigue n'enthousiasmerait-elle pas Chimène, si bien faite pour la comprendre. Mais elle se maîtrise bientôt :

Reprenons ma colère affaiblie !

Pour avoir soin de lui, faut-il que je m'oublie ?

On le vante, on le loue, et mon cœur y consent !

Mon honneur est muet, mon devoir impuissant !

Silence, mon amour, laisse agir ma colère :

S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père ;

Ces tristes vêtements où je lis mon malheur

Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeur :

Et quoi qu'on dise ailleurs d'un cœur si magnanime,

Ici tous les objets me parlent de son crime.

Vous, qui rendez la force à mes ressentiments,
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornements,
Pompe où m'ensevelit sa première victoire,
Contre ma passion soutenez bien ma gloire ;
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir
Parlez à mon esprit de mon triste devoir ;
Attaquez, sans rien craindre, une main triomphante.

Quel langage ! mais ici encore Chimène lutte : elle est obligée de s'exciter pour vaincre sa passion ; cependant il y a déjà, sur ces lèvres, de ces expressions qui font entrevoir une victoire complète. Là, se place un épisode qui devient pour la jeune fille une épreuve d'autant plus grande qu'elle répugne davantage à la pudeur d'une femme.

Par un piège habilement tendu qui, dans son esprit, n'était probablement qu'une finesse paternelle, le roi annonce à Chimène que Rodrigue est mort dans son triomphe. Chimène change de couleur ; elle va s'évanouir. Ce mot échappe à sa voix tremblante :

Quoi ! Rodrigue est donc mort ?

C'est l'aveu de son amour : est-ce une nouvelle faiblesse ? Faut-il le lui reprocher ? Non, sans doute. Combien de fois, après la résolution la plus généreuse et même en tendant à sa réalisation, il arrive à notre âme d'être encore ballottée sur la vague du bonheur certain qu'elle sacrifie et surtout sur celle du malheur qu'elle va embrasser. En tenant compte de la distance qui sépare J.-C. de sa créature, ne peut-on pas dire que c'est chez nous comme l'écho de la parole du Jardin de l'agonie : « S'il se peut, que ce calice s'éloigne de moi ! Le Maître ne tomba-t-il pas trois fois sur le chemin du Calvaire ?

Mais voyez comme Chimène se relève. A peine le roi l'a-t-il tirée de l'erreur que de son cœur indigné, de ce cœur surpris dans ce qu'il avait de plus susceptible, de plus délicat, de plus secret, s'échappe une nouvelle protestation en faveur de son père et de l'implacable justice. Remarquons-le aussi, plus on avance, plus on voit notre héroïne se rapprocher de l'immolation complète et résignée. Chacune de ces hésitations n'est en réalité qu'un moment d'arrêt pour prendre un nouvel élan. La jeune fille, blessée dans sa pudeur, devient une lionne et en prend les accents déchirants :

Eh bien ! sire, ajoutez ce comble à mon malheur,
Nommez ma pàmoison l'effet de ma douleur,
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite ;
Son trépas dérobaît sa tête à ma poursuite ;
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vengeance est perdue et mes desseins trahis ;
Une si belle fin m'est trop injurieuse ;
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse.
Non pas dans un éclat qui l'élève si haut,
Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud.
Qu'il meure pour mon père, et non pour la patrie ;
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie ;
Mourir pour sa patrie n'est pas un triste sort ;
C'est s'immortaliser par une belle mort.
J'aime donc sa victoire, et je le puis sans crime ;
Elle assure l'Etat, et me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,
Le chef, au lieu de fleurs, couronné de lauriers,
Et pour dire en un mot ce que j'en considère,
Digne d'être immolée aux mânes de mon père.

Vous n'aurez pas manqué d'observer comment surprise dans cet amour qu'elle essaie en vain de se dissimuler à elle-même, Chimène s'efforce aussi vainement de le cacher aux autres. Si elle a été émue, c'est par la crainte de voir Rodrigue échapper par la gloire à la juste vengeance dont elle le poursuit. Moment délicieux où la femme ordinaire affecte le mépris pour celui-là même qu'elle est prise en flagrant délit d'aimer passionnément. Mais passons ; ne révélons point le mystère de ces paroles violentes que le cœur contredit. Plus la colère est forcée, plus elle est pénible : aussi Chimène passe-t-elle au découragement ; mais, quand elle dit de Rodrigue puissant à la cour avec un dépit affecté :

Il triomphe de moi comme des ennemis,

on sent, non pas un dépit véritable, mais je ne sais quel orgueil d'avoir à punir un si noble coupable, un retour involontaire d'affection presque vaincue, une vague espérance de ne pouvoir pas se venger de Rodrigue. C'est toujours la lutte entre l'amour et le devoir, la lutte avec ses nuances.

Le roi refuse à la fille du comte la tête du Cid ; elle la demande alors à tous les chevaliers du Roi :

Oui, qu'un deux me l'apporte, et je suis sa conquête,

Don Sanche se présente, don Sanche qu'elle a refusé, don Sanche, le rival de Rodrigue. Va-t-elle hésiter en face d'un mariage malheureux ?

J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.

N'était-ce le duel, je dirais : voilà l'idéal du sacrifice chrétien : l'héroïne va jusqu'au martyre.

Nouvelle angoisse ! Rodrigue est là devant elle, lui faisant hommage de sa mort, car il ne se battra point contre celui qu'elle a armé contre lui : Et Chimène lui répond :

Tu vas mourir ? Don Sanche est-il si redoutable
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable ?
Qui t'a rendu si faible ? ou qui le rend si fort ?
Rodrigue va combattre, et se croit déjà mort.
Celui qui n'a pas craint les Maures, ni mon père,
Va combattre don Sanche et déjà désespère !
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat.

Rodrigue veut mourir quand même. Chimène ne peut supporter cette idée ; elle l'aiguillonne à combattre. Gloire, honneur, ironie, rien ne peut entamer la résolution du jeune homme. Il mourra. Alors Chimène laisse échapper ces paroles, dont elle ne mesure guère la portée :

Puisque pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,
Si j'amais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche
Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche.
Combats pour m'affranchir d'une condition,
Qui me donne à l'objet de mon aversion.

Rodrigue semble encore hésiter ; elle ajoute :

Te dirai-je encore plus ? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence ;
Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.
Adieu. Ce mot lâché me fait rougir de honte.

Est-ce, en termes vulgaires, une promesse de mariage ? Chimène

a-t-elle, comme il arrive à l'âme transportée, dépassé dans l'expression les frontières de sa pensée ? L'avenir nous le dira.

Toujours est-il que, soit espérance, soit illusion, Rodrigue est sorti ressuscité. Des lèvres de l'enfant, est descendue sur lui un courage nouveau. Il se battra.

Mais Chimène doit arriver à la beauté parfaite : il faut encore que le ciseau de l'épreuve trace sur sa figure déjà transfigurée, un dernier trait. Don Sanche se présente devant elle, une épée rougie de sang à la main. Elle craint, car sa pudeur ne lui a pas permis de voir l'effet de sa dernière parole. Rodrigue est vaincu ! elle le voit inanimé ! que pourrait vouloir dire autre chose cette épée ?

Aussi ce n'est plus Chimène ; ce n'est plus une chrétienne, une vierge modeste, encore moins une héroïne ; c'est une femme qui respire la haine, c'est Camille :

Quoi ! du sang de Rodrigue encore toute trempée !
Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux ?
Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre ;
Mon père est satisfait, cesse de te contraindre ;
Un même coup a mis ma gloire en sûreté,
Mon âme au désespoir, ma flamme en liberté.

Don Sanche essaie de la détromper : elle s'irrite davantage.

Tu me parles encore,
Exécration d'un héros que j'adore !
Va, tu l'as pris en traître ; un guerrier si vaillant
N'eût jamais succombé sous un tel assaillant
N'espère rien de moi, tu ne m'as point servi ;
En croyant me venger, tu m'as ôté la vie.

C'est l'agonie ; déjà, aux pieds du roi, elle reprend tout le calme d'une résolution réfléchie. Elle n'épousera point dont Sanche :

Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime
Je lui laisse mon bien, qu'il me laisse à moi-même ;
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment
Jusqu'au dernier soupir mon père et mon amant.

Don Sanche et le roi détrompent Chimène : le vainqueur, c'est Rodrigue. Mais Chimène garde le silence. Dieu s'est servi d'une méprise pour vaincre les dernières résistances de l'amour humain ; la violence de la douleur a consumé la passion.

Entre elle et Rodrigue, il y aura toujours le sang de son père.
Aussi dit-elle au roi :

Mais, à quoi que déjà vous m'avez condamnée,
Pourriez-vous, à vos yeux, souffrir cet hyménée ?
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
Toute votre justice en est-elle d'accord ?
Si Rodrigue à l'Etat devient si nécessaire,
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire ?
Et me livrer moi-même au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel ?

Non, point de doute possible, Chimène n'est point descendue des hauteurs de l'héroïsme sur lesquelles elle s'était montrée à notre admiration. Elle a acquis la beauté parfaite de la transfiguration par le sacrifice. Elle aimera Rodrigue d'un amour divin ; elle priera pour lui dans le silence du cloître et Rodrigue lui-même, déçu dans son espérance, aidé par les prières de Chimène, ira, ennemi acharné des infidèles, leur faire une guerre sans trêve : il deviendra, sous le nom du Cid, le héros presque légendaire de l'Espagne.

« N'est-il pas vrai, que Chimène était digne d'occuper quelques uns de nos instants ? Elle a le charme naturel, la délicatesse, les hésitations, les timidités et aussi les faiblesses de la femme, elle a l'heroïsme surnaturel d'une chrétienne ; elle a la grâce virginale qui plaît à la terre ; elle a celle qui descend du cœur de Dieu et qui y remonte comme l'exilé retourne à sa patrie. Chimène est le type de la grâce dans le sens humain et dans le sens divin. Puisse le Canada en produire un grand nombre ! »

**POUR EXPULSER
LES SCROFULES**
du système,
prendre de la

**Salsepareille
d'AYER,**

le purificateur
du sang et tonique
par excellence. Elle en

A Guéri d'Autres,
elle vous guérira.

Aux enfants, qui ont mal aux yeux, ou aux oreilles, ou qui sont atteints de scrofules, donnez la Salsepareille d'Ayer.

On peut, en toute sûreté, donner aux enfants les Pilules d'Ayer, elles sont agréables au goût. C'est le meilleur cathartique connu.